

PRÉFACE

Ce fut en décembre 1817, peu de mois après la mort de Jane Austen, que son frère Henry décida de publier deux manuscrits restés en sa possession, « Les Elliott » et « Catherine ». Le second avait connu quelques vicissitudes. La romancière en avait entrepris la rédaction près de vingt ans plus tôt, en 1798. Il avait été l'un des premiers proposés aux éditeurs, et même le premier accepté, début 1803, par Benjamin Crosby, un éditeur de Londres, qui paya 10 livres pour en acquérir les droits de publication. Or, par la suite, il n'en fit rien. Henry eut un certain mal à lui racheter le copyright, pour le céder en 1817 à l'éditeur John Murray, qui prit aussi l'autre roman inédit. Imprimés ensemble, ils furent rebaptisés *Persuasion*¹ et *Northanger Abbey*.

« L'abbaye de Northanger » : ce titre convenait plutôt bien, pour un roman d'abord conçu comme une parodie du genre « gothique ». Apparue à la fin du XVIII^e siècle – on fait généralement coïncider sa naissance avec la publication en 1764 du *Château d'Otrante* de Horace Walpole –, le roman gothique avait réussi à combiner littérature

1. Archipoche n° 160.

sentimentale et épouvante, mettant en scène de pauvres orphelines, victimes de sombres intrigues, placées face à des événements surnaturels dans quelque ruine gothique, château ou abbaye recelant d'horribles secrets. *Les Mystères d'Udolphe* (1794), d'Ann Radcliffe, emblématique du genre, connut un immense succès ; c'est ce roman que cite *Northanger Abbey*.

Si on ne la considère pas comme une humoriste, Jane Austen s'est toujours plu à la parodie littéraire – jusqu'au cours des derniers mois de sa vie, alors que, très malade, elle tentait encore de tourner en dérision l'hypocondrie, avec *Sanditon*. Élevée dans une atmosphère cultivée, elle eut très tôt accès à la large bibliothèque de son père, George Austen. Férue de romans, elle se prit au jeu de l'écriture, rédigeant des pastiches dès 1787, à douze ans ; elle commit ainsi un *Love and Freindship* (*sic*, « L'Amour et l'Amitié »), satire du roman sentimental, et singea *L'Histoire d'Angleterre* d'Oliver Goldsmith.

À partir de 1796, Jane Austen entra dans une période de profuse création littéraire ; elle se mit à ébaucher *Raison et Sentiments* et *Orgueil et Préjugés*¹, puis entama *Northanger Abbey*, dont l'héroïne se nommerait Catherine Morland, nom d'une personne réelle qu'elle avait rencontrée en février 1798 à Bath, ville d'eau du Somerset, dans le sud-ouest de l'Angleterre, où elle séjournait en compagnie de sa mère et de sa sœur Cassandra. Catherine et Jane s'étaient découverte une passion commune pour les romans, en particulier le genre gothique. On peut croire qu'elles se forgèrent une certaine

1. Archipoche n^{os} 21 et 139.

érudition car si l'héroïne de *Northanger Abbey*, la fausse Catherine Morland (qui partage elle aussi sa passion littéraire avec une amie, Isabelle Thorpe), a sans cesse *Udolphé* à la bouche, Jane Austen lui fait citer des romans gothiques plus obscurs, tels *Le Château de Wolfenbach*, *Clermont*, *Avertissements mystérieux*, *Le Nécromant de la Forêt-Noire*, *La Cloche de Minuit*, *L'Orphelin du Rhin* et *Horribles Mystères*, autant de livres que Jane et/ou la vraie Catherine Morland avaient de bonnes chances d'avoir lus. *La Cloche de minuit*, « roman abominable » de Francis Lathom, par exemple, figurait en 1798 parmi les volumes de George Austen¹.

Dans *Northanger Abbey*, Catherine accepte une excursion en compagnie de John Thorpe, qui lui fait miroiter la visite d'un vrai château gothique « comme ceux dont on parle dans les livres », Blaize Castle. Mais il faut rebrousser chemin, à la grande déception de l'héroïne. Va-t-elle se consoler avec la demeure de Henry Tilney, un autre de ses soupirants, fervent lecteur d'Ann Radcliffe ? Las, l'abbaye de Northanger est certes d'architecture gothique, mais pourvue de tout le confort moderne. Une nuit passée dans une chambre à l'écart apportera-t-elle enfin son lot de délicieuses terreurs, comme Henry le promet à Catherine ? N'en disons pas trop. Tout au plus, que ce contrepied vis-à-vis des « radcliffades » est proche d'autres parodies ; ainsi *The Heroine*, d'Eaton Stannard Barrett (1813), où Cherubina se couche, un roman de Radcliffe à la main, espérant qu'un rêve l'éclairera sur ses ancêtres... Or « ce

1. David Cecil, *Un portrait de Jane Austen*, Payot, 2009, p. 111.

qu'elle aperçoit n'est pas un chevalier en armure, qui la conduit vers sa dépouille mortelle restée sans sépulture, mais un dindon appétissant qui, du fond de sa marmite, lui fait signe de la suivre et lui montre, dans la basse-cour, d'une geste furieux, sa tête et ses plumes¹. . . . Jane Austen s'en régala en 1814 : « Du délicieux burlesque, particulièrement dans le style de Radcliffe », écrit-elle dans l'une de ses lettres à propos de ce roman².

À sa parution, *The Heroine* attaquait un genre qui n'était déjà plus à son apogée. Et si Jane Austen, durant les dernières années de sa vie, espérait encore publier *Northanger Abbey*, elle savait parfaitement que son manuscrit commençait à « dater ». Au point qu'un avertissement fut inséré en tête du roman, où l'auteur s'excusait de ce que « certains aspects de l'œuvre », retenue trop longtemps par un éditeur, fussent devenus quelque peu « obsolètes ». Cela n'empêcha pas John Murray d'écouler correctement *Persuasion* et *Northanger Abbey* en 1818 – assez pour que Cassandra Austen en tire de substantiels profits. En 1820, il solda les 282 exemplaires qui lui restaient, sur un total de 1 750 imprimés³. La mode n'était décidément plus au gothique, moqué en 1818 par Thomas Love Peacock dans *L'Abbaye du cauchemar*, et surtout supplanté par le *Frankenstein* de Mary Shelley ou encore les premiers romans historiques de Walter Scott,

1. Maurice Lévy, *Le Roman gothique anglais (1764-1824)*, Toulouse, 1968 ; rééd. Albin Michel, 1995, p. 501.

2. Lettre du 2 mars 1814, *The Letters of Jane Austen*, éd. R. W. Chapman, cité par Maurice Lévy, *op. cit.*, p. 506, n° 90.

3. Claire Tomalin, *Jane Austen, passions discrètes*, Autrement, 2000, p. 374.

parus depuis quatre ou cinq ans : *Waverley*, *Rob Roy*, *Le Cœur du Mid-Lothian*...

Northanger Abbey a survécu, sans doute parce que Jane Austen s'était bien gardée de ne s'adresser qu'aux lecteurs de romans gothiques, étendant le burlesque à d'autres champs, se moquant des procédés littéraires et bâtissant l'une de ces subtiles comédies amoureuses dont elle avait le secret, où une jeune femme parvient *in fine* à un mariage à peu près idéal.

Certes, on ne peut pas dire que le personnage de Catherine soit au départ très avantage. Elle est « maigre et mal équarrie, [...] la peau blême, de noirs cheveux plats et de gros traits ; non plus que sa personne, son esprit ne la marquait pour la fonction d'héroïne ». Mais, de toute façon, quel besoin d'être ou de se rêver héroïne ? En guise de démonstration, l'auteur lui fait subir « un régime d'héroïne », lire « tels livres que doivent lire les héroïnes pour se meubler la mémoire de ces citations qui sont si commodes et si réconfortantes dans les vicissitudes de leur aventureuse vie ». Cette ironie décida peut-être Félix Fénéon, qui n'en manquait pas, d'entreprendre en 1894 la traduction de *Northanger Abbey*, afin de tromper l'ennui de la prison où il attendait son procès pour attentat anarchiste présumé¹.

À l'opposé de Radcliffe, une narratrice omnisciente intervient allègrement dans le récit, à la Fielding, Sterne ou Diderot. Comme eux, Austen ne ménage pas son

1. Cette traduction, relue par le poète anglais John Gray, parut en 1898 sous le titre *Catherine Morland* dans *La Revue blanche*, dont Fénéon était devenu le secrétaire de rédaction après son acquittement, puis le rédacteur en chef.

ironie, visant aussi bien les hommes et leurs rodomon-
tades, leurs chevaux, leurs voitures, leur consommation
d'alcool, que les femmes trop passionnées de romans,
de toilettes, de flirts, de moqueries... Tous les ridicules,
toutes les frivolités sont la cible de la romancière éprise
de modération, de raison, de bon sens, celle qui cherche
à dessiller ses lectrices les incite à ne pas se laisser
influencer par trop d'histoires abracadabrantes – comme
avant elle Charlotte Lennox et son *Arabella* (*The Female
Quixote*, 1752), obsédée par *Clélie, histoire romaine*
de Madeleine de Scudéry, et autres romans français du
XVII^e siècle. Austen veut faire comprendre qu'une jeune
femme, à trop se laisser absorber dans des fictions roma-
nesques, risque d'être maintenue dans l'état d'infériorité
où la société l'a placée. L'art consiste à désamorcer les
conventions et les procédés littéraires, en en jouant, en
les manipulant (« Et maintenant, je puis envoyer Catherine
vers la couche d'insomnie qui sied à une héroïne »),
avant de rendre au roman, devenu intelligent, émancipa-
teur, une partie de ses lettres de noblesse.

Dans un passage souvent cité, au chapitre V, l'auteur
s'invite dans le récit, cette fois pour défendre son propre
travail. « Il semble, écrit-elle, qu'il y ait un souci presque
général de contester l'importance et de sous-évaluer le
travail du romancier, bref, mépriser des œuvres qui ne
se recommandent que par de l'invention, de l'esprit et
du goût. » Dit-on : « Oh ! ce n'est qu'un roman ! », avec
« une indifférence affectée ou quelque honte » ? Oui,
mais « c'est seulement une œuvre dans laquelle les plus
belles facultés de l'esprit sont prodiguées et qui offre
au monde, en un langage de choix, la plus complète

science de la nature humaine, la plus heureuse image de ses variétés, les plus vives effusions d'esprit et d'humour. » Formule qu'il n'est nul besoin d'aller chercher fébrilement sur quelque vieux grimoire, caché dans un coffre à double fond, puisqu'on la trouve offerte dans cet éclairant bréviaire.

Emmanuel DAZIN

I

Personne qui ait jamais vu Catherine Morland dans son enfance ne l'aurait supposée née pour être une héroïne. Sa situation dans le monde, le caractère de ses parents, sa propre personne et ses aptitudes, rien ne l'y prédestinait. Bien que clergyman, son père n'était ni méprisé ni misérable ; c'était un excellent homme, bien qu'il s'appelât Richard et qu'il n'eût jamais été beau. Il avait une fortune personnelle, outre deux bons bénéfices, et il ne prétendait pas le moins du monde tenir ses filles sous clé. Mme Morland était une femme de grand sens, de bon caractère et, ce qui est plus remarquable, de bonne constitution. Elle avait eu trois fils avant la naissance de Catherine ; et, au lieu de trépasser en mettant celle-ci au monde, comme on devait s'y attendre, elle avait vécu encore, vécu pour avoir six enfants de plus, pour les voir grandir autour d'elle, et pour jouir elle-même d'une florissante santé. Une famille de dix enfants peut toujours être dite une belle famille, quand il y a assez de têtes, de bras et de jambes pour tous ; mais les Morland n'avaient guère d'autre titre à cette épithète, car ils étaient en général fort ordinaires, et

Catherine, plusieurs années de sa vie, fut aussi ordinaire qu'aucun d'eux. Elle était maigre et mal équilibrée, avait la peau blême, de noirs cheveux plats et de gros traits ; non plus que sa personne, son esprit ne la marquait pour la fonction d'héroïne. Elle raffolait de tous les jeux des garçons, et préférait de beaucoup le cricket, non seulement aux poupées, mais aux plus poétiques jeux de l'enfance, élever une marmotte ou un canari, arroser un rosier. En effet, elle n'avait nul goût pour les jardins, et, si elle cueillait des fleurs, c'était principalement pour le plaisir de méfaire, du moins ainsi conjecturait-on, à la voir toujours choisir celles qu'il lui était interdit de prendre. Tels étaient ses goûts ; ses aptitudes étaient non moins extraordinaires. Elle n'apprenait ou ne comprenait rien avant qu'on le lui eût enseigné, ni même après, quelquefois, car elle était inattentive souvent et volontiers stupide. Sa mère avait consacré trois mois à lui inculquer la « Prière du Mendiant », après quoi Sally, sa sœur puînée, la récitait mieux qu'elle. Non que Catherine fût toujours stupide ; elle apprit la fable « Le Lièvre et les Amis » comme sans y penser, aussi vivement que fillette qui soit en Angleterre. Sa mère désirait qu'on lui enseignât la musique, et Catherine était persuadée qu'elle y prendrait goût, car elle avait grand plaisir à faire sonner les touches de la vieille épinette abandonnée. Elle commença à huit ans. Elle étudia une année et ne voulut pas continuer. Mme Morland, qui ne s'obstinait pas à forcer le talent de ses filles, permit qu'elle en restât là. Le jour où disparut le maître de musique fut de la vie de Catherine l'un des plus heureux. Son goût pour le dessin était

médiocre ; toutefois, quand elle mettait la main sur quelque morceau de papier, elle y figurait maisons et arbres, poules et poussins ; elle ne parvenait pas, il est vrai, à différencier ces images. L'écriture et le calcul lui étaient enseignés par son père ; le français, par sa mère. Ses progrès en aucune de ces matières n'étaient remarquables, et elle s'ingéniait à esquiver les leçons. Quelle étrange, inconcevable nature ! Car, avec tous ces affligeants symptômes, à dix ans elle n'avait ni mauvais cœur ni mauvais caractère, était rarement entêtée, querelleuse presque jamais, très gentille pour les petits, avec de rares moments de tyrannie. Elle était d'ailleurs turbulente et farouche, détestait la réclusion et le débarbouillage et n'aimait rien tant au monde que rouler du haut en bas de la pente gazonnée, derrière la maison.

Telle était Catherine Morland à dix ans. À quinze, les apparences s'étaient améliorées ; elle commençait à se friser les cheveux et rêvait d'aller au bal ; son teint prenait de l'éclat, ses traits s'adoucissaient de rondeurs et de couleurs, ses yeux gagnaient en animation et son personnage en importance ; comme elle avait aimé se salir, elle aimait s'attifer ; elle avait maintenant le plaisir d'entendre parfois son père et sa mère remarquer ces transformations. « Catherine prend vraiment belle mine ; elle est presque jolie aujourd'hui », étaient mots qui lui frappaient l'oreille de temps en temps ; et qui étaient les bienvenus ! Paraître presque jolie, pour une fille qui a paru assez vilaine pendant ses quinze années premières, est plus délicieux que tout éloge que puisse jamais recevoir une fille jolie dès le berceau.



Catherine prend vraiment belle mine...

Mme Morland était une très brave femme, et qui désirait voir ses enfants aussi cultivés que possible ; mais elle employait tout son temps à mettre au monde et à élever ses petits, de sorte que ses filles aînées devaient se tirer d'affaire elles-mêmes ; et il était bien naturel que Catherine, qui n'était point une nature d'héroïne, préférât le cricket, les barres, l'équitation et courir les champs, quand elle avait quatorze ans, aux livres ou du moins aux livres instructifs, car, pourvu qu'aucun enseignement n'y fût inclus, pourvu qu'ils fussent pleins d'histoires et indemnes de dissertations, elle n'avait contre les livres aucune hostilité. Mais, de quinze à dix-sept ans, elle suivit un régime d'héroïne ; elle lut tels livres que doivent lire les héroïnes pour se meubler la mémoire de ces citations qui sont si commodes et si réconfortantes dans les vicissitudes de leur aventureuse vie.

De Pope, elle apprit à vitupérer ceux qui

...vont partout se moquant de l'infortune ;

de Gray, que

*Mainte fleur est née pour rosir inaperçue,
Et répandre sa fragrance dans l'air désert ;*

de Thomson, que

*...c'est une tâche exquise
D'apprendre à la jeune idée comment percer.*

Et, de Shakespeare, elle acquit tout un lot d'informations : elle sut que

...des bagatelles légères comme l'air

*Sont, par le jaloux, prises au sérieux
Comme paroles de l'Écriture ;*

que

*La pauvre bestiole sur qui nous marchons
Éprouve d'aussi dures transes
Qu'un géant qui meurt ;*

et qu'une jeune femme qui aime est toujours

*...semblable à la Résignation sur un piédestal
Souriant à la Douleur.*

Sur ce point sa culture était suffisante ; sur maint autre, elle approchait de la perfection ; car, si Catherine n'écrivait pas de sonnets, s'appliquait-elle à en lire ; et quoiqu'il n'y eût pas apparence qu'elle pût, au piano, jeter en extase un public par un prélude de son cru, elle pouvait écouter sans grande fatigue la musique des gens. Où elle échouait, c'était à manier un crayon : elle n'avait nulle notion de dessin, pas même assez pour esquisser le profil de son amoureux. Là les droits qu'elle eût pu avoir à la qualité d'héroïne étaient nuls. Au surplus, elle ne connaissait pas sa misère, car elle n'avait pas d'amoureux de qui faire le portrait. Elle avait atteint dix-sept ans sans avoir vu d'aimable jeune homme qui éveillât sa sensibilité, sans avoir inspiré de réelle passion, et sans avoir provoqué d'admiration, que très modérées et bien fugaces. Voilà qui était étrange, en vérité ! Mais on peut généralement se rendre compte des choses étranges quand on en cherche avec soin la cause. Il n'y avait nul lord dans le voisinage ; pas même de baronnet. Nulle famille amie n'avait élevé un garçon

inopinément trouvé sur le pas de la porte. Nul jeune homme dont l'origine fût inconnue. Son père n'avait pas de pupille, et le squire de la paroisse pas d'enfants.

Mais quand une jeune lady est destinée à être une héroïne, le caprice de cinquante familles de l'environ ne saurait prévaloir contre elle. Sur sa route, le destin doit susciter et suscitera un héros.

M. Allen, qui possédait la plupart des terres qui entourent Fullerton, le village du Wiltshire où vivaient les Morland, fut envoyé à Bath, dont le séjour convenait mieux à sa constitution goutteuse ; et sa femme, qui aimait fort Mlle Morland, et qui probablement estimait que, si les aventures ne tombent pas sur une jeune fille dans son propre village, cette jeune fille doit les chercher ailleurs, l'invita à venir avec eux. M. et Mme Morland furent tout bonne volonté, et Catherine tout joie.